

« Du Katmandou à Bonnie and Clyde's »

Avec la même spontanéité qui lui avait fait m'ouvrir sa porte, Cynthia avait voulu me faire partager ses lieux favoris, mais comme elle était à tendance obsessionnelle, il s'agissait plutôt d'un lieu, la boîte lesbienne Bonnie and Clyde's, 82 West Street. L'un des premiers et des plus célèbres bars de femmes.

Les autres, Foxy Lady, The Dutchess, ou La Femme, n'existaient pas à ses yeux. Pourquoi, je ne m'interrogeais pas. Je m'abandonnais à elle. De son côté, mon innocence ravivait son énergie, lui faisait éprouver un regain d'intérêt pour son mode de vie auquel je m'associais passionnément, tant il ne faisait qu'un avec mon apprentissage de l'East Village.

La première fois, le premier week-end où Cynthia m'initia à Bonnie and Clyde's, il avait fait une chaleur étouffante et la nuit s'annonçait aussi chaude. Comme si la chaleur montait de la terre, stagnait dans l'air. Et que le soleil soit ou non visible n'y changeait rien. J'étais émue d'entrer dans cette boîte. L'expérience ne m'était pas complètement étrangère. J'étais déjà allée à Paris, après le séminaire de Roland Barthes et le dîner qui parfois suivait avec lui et quelques étudiants, dans une boîte pour femmes. Les « garçons » allaient finir la soirée au Sept, rue Sainte-Anne, tandis qu'avec des amies nous allions au Katmandou, 21, rue du Vieux-Colombier. Dans les minutes où, examinées par la portière de la discothèque, nous attendions son bon vouloir, j'étais prise d'anxiété. Je me sentais au bord de la transgression, à l'instant où le geste est sur le point de s'effectuer. J'allais franchir une enceinte sacrée, pénétrer dans un temple hérité de Sappho. J'allais découvrir la beauté des femmes entre elles. Des femmes se regardant et se désirant hors du regard masculin (certains hommes étaient admis, mais il leur était interdit d'aborder des femmes), hors de la perpétuelle reprise du jugement de Paris chargé d'attribuer, entre les trois déesses Héra, Athéna, Aphrodite, la pomme à la plus belle. Une scène sans cesse recommencée. Elle dote les hommes d'une supériorité originelle et plonge les femmes, chacune frénétique de l'envie d'être l'Élue, dans la rivalité. Ici, dans cet îlot à part, était enfin dissipée la pulsion ou l'obligation d'attente qui, dans tous les bals du monde, plaçait les filles en position servile et les transformait, au fur et à mesure que la soirée avançait et que diminuait leur chance d'avoir un cavalier, en mendiantes. Le spectre de la solitude toujours en train de rôder dans les parages torturait les malheureuses, lesquelles, cruellement vissées à leur chaise mais le visage souriant, éprouvaient le supplice de « faire tapisserie » (*to be a wallflower*, dit l'anglais dans un esprit proche). Elles s'épuisaient à continuer de sourire, tandis que leur avenir, de bal en bal et de printemps en printemps, s'effiloçait. Les mêmes gentilles et obéissantes qui brodaient sous la surveillance de leur mère un trousseau parfait. Des vierges aux doigts de fée, sans doute, mais surtout des laissées-pour-compte qui bientôt deviendraient des fardeaux. Un jour, après ses vingt cinq ans, après le fatal couperet de la Sainte-Catherine, la jeune fille désormais qualifiée de « vieille fille » renoncerait à l'espoir. Elle pourrait faire une croix sur tous les bals à venir. Son trousseau serait remisé sur la plus haute étagère d'une armoire et, pendant les mornes soirées, il ne lui resterait plus qu'à s'abîmer les yeux en brodant une interminable tapisserie. Broderie, barbarie...

Au Katmandou, même après avoir été approuvée par l'œil de la portière, il me semblait continuer de franchir des lignes de partage, traverser des rideaux, beaucoup de soie et de velours, avant de déboucher dans le bar, son éclairage subtil, sa lumière intime, où des femmes, seules ou en couple, buvaient mi verre, conversaient, s'observaient. Des femmes entre elles, soucieuses d'élégance, dont certaines, mannequins, stylistes ou 11.1 vaillant dans la mode, avaient des tenues recherchées. En vérité, chaque femme au Katmandou rayonnait à mes yeux d'un supplément de charme. La personnalité de la propriétaire, la singulière Elula Perrin, ex-professeur d'histoire et écrivaine, avait son influence. Assise à une table, je regardais danser mes compagnes, j'étais excitée par le spectacle et par l'idée de briser un interdit. Troublées par la vision de femmes en train de se caresser, de s'embrasser, nous n'en débattions pas moins avec fièvre sur Lacan, Deleuze, Bataille. Ou plutôt, notre émoi ne lisait pas vraiment la différence. L'éclat du concept me rendait plus sensible à la douceur des lèvres. Je me levais pour danser un slow, les yeux clos, joue contre joue, je laissais le désir me gagner, et s'il se muait en ravissement, alors c'était le ravissement de Lol V. Stein. A travers les musiques les plus différentes, celle, lente et mélodique, mystérieuse et réfléchie, des livres et des films de Marguerite Duras traversait mes nuits. Et, même lorsque je dansais sur une chanson de Paul Anka ou de David Bowie, la voix de Delphine Seyrig n'était pas loin. Le Katmandou vous branchait sur un fantasme d'exotisme, sur le vertige d'un ailleurs (et réciproquement, lorsque je suis allée au Népal avec un ami, le souvenir de mes nuits au Katmandou ajouta un cachet particulier à ce voyage, le piquant du secret).

- Alors, tu viens ?

Cynthia interrompit ma songerie tandis que j'étais plantée devant la façade rouge sang de Bonnie and Clyde's. Sur le trottoir des groupes de femmes en majorité noires étaient dans des discussions véhémentes. Cynthia a reconnu l'une d'elles et m'a laissée à ma contemplation, laquelle s'est changée en sidération quand, aussitôt passé l'examen d'entrée, je me suis sentie propulsée sur la piste de danse. Je fus prise dans une tempête, emportée par une force des corps, un mélange de heurts et de fusions, seins, ventres, hanches, parfums et sueurs... Plus tard, l'impression de maelstrom, le sentiment d'être embrassée, étreinte, enlevée par une géante multi-dimensionnelle s'atténuerait. Je reprendrais quelque peu mes esprits et j'explorerais le bar, le restaurant à l'étage, The Tenth of Always, la salle de billard, et je comprendrais pourquoi Cynthia ne fréquentait que cette boîte. C'était un geste politique, ça faisait partie de son militantisme. Une soirée à Bonnie and Clyde's était pour les homosexuelles politiquement actives qui constituaient une partie des habituées (et dont certaines avaient commencé de militer avec les Daughters of Bilitis, les « Filles de Bilitis », un nom qui me ravissait) une manière joyeuse d'enchaîner sur un meeting à la Gay Activists Alliance. Elles avaient encore en tête des résolutions de manifestations à Washington ou à Boston, des dénonciations de violences policières dans la prison des Tombs contre les homosexuels, d'actes de discrimination antilesbienne dans les lieux de travail. Leur rage ne serait jamais à la hauteur d'un long passé de servitude et d'effacement. Elles abordaient la nuit avec l'envie d'en découdre. Elles feraient exploser le monde des couturières appliquées et des brodeuses-nées.

Chacune dansait comme pour soi, mais quand Tina Turner scandait « Rolling on the River » et que nous nous balancions à son rythme, alors nous ne formions qu'une seule femme. Et quand Joan Baez chantait : « *We shall overcome* » et que nous reprenions en chœur, nous y mettions la violence d'un combat. À pleine voix, bras levés, tête renversée, nous pulvérisions la peur d'y succomber.

Le Katmandou vous branchait sur l'échappée d'un ailleurs.

Bonnie and Clyde's sur un combat.

Chantal Thomas

extrait du chapitre « Du Katmandou à Bonnie and Clyde's »

[*East Village Blues*](#), Seuil, 2019